

ORCHESTRE TITANIC

Hristo Boytchev

(De la comédie fatale)

Dramaturgie singulière, en effet, qui semble « jouer à jouer » avec le feu : ici, dans une gare, lieu de l'attente et du passage, du tout possible, végète une bande d' « inqualifiables », et lorsqu'un train passe enfin, événement tant attendu, ils n'en reçoivent, jetés, que les rebuts...

Et puis, un jour... un magicien, un illusionniste atterrit là, et le jeu commence...

Dramaturgie jubilatoire et virtuose qui, postulant l'imaginaire, voire l'enfance pour toile de fond, offre à l'acteur une palette d'exploration de la désespérance qu'aucun réalisme ne saurait permettre de sonder. Oui, has been, alcooliques, ringards, losers, ils sont tout cela à la fois. Et les situations s'enchaînent, qui pourraient bien faire de cet orchestre le petit cousin de la bande des Marx Brothers.

Personnages :

DOKO, ex-montreur d'ours

METO, ex-musicien

LOUKO, ex-cheminot

LUBKA, copine de Meto

HARI

SCÈNE PREMIÈRE

Une gare ferroviaire abandonnée. Autour, des champs.

Personne, sinon quelques sans-abri qui se sont installés dans la salle des pas perdus. D'un air concentré, Meto s'emploie à plier en quatre des feuilles de partitions musicales et à les découper à l'aide d'un couteau. De temps en temps, il lit à voix haute ce qui est écrit dessus : « Beethoven, Bach, Herbert von Karajan... » Quand il a fini, il prend toutes les feuilles découpées et les cloue sur la porte, à l'intérieur des toilettes. Il consulte sa montre et se met à frapper aux fenêtres.

METO — Sortez ! Le train arrive !

Les quelques sans-abri portant des valises sortent sur le quai.

Louko porte un uniforme de cheminot, un peu défraîchi. Meto est pieds nus.

Plus vite ! Mettez les valises en avant, qu'ils croient que nous sommes des voyageurs. C'est cela. En ligne ! Souriez ! Après, le train s'arrête, et nous, on fait quoi ?

LUBKA — Il va vraiment s'arrêter ?

METO — Je parle hypothétiquement – c'est une répétition. Le train s'arrête et nous, on fait quoi, demandais-je ?

LOUKO — Même s'il s'arrêtait, ils n'ouvriraient jamais les portes.

LUBKA — Au moins, ils nous jetteraient quelques restes à manger.

LOUKO — Je ne suis pas mendiant. Je suis cheminot !

METO — Tu étais cheminot. Maintenant, tu es mendiant.

LOUKO — C'est parce que personne ne paye son loyer ici ! Vous vivez gratis !

METO — La gare ne t'appartient pas.

LOUKO — J'ai travaillé ici...

METO — Tu as travaillé ici, aujourd'hui c'est moi qui commande.

LOUKO — Toi ?

METO — Oui, moi.

LOUKO — Toute ma vie j'ai été le chef de cette gare.

METO — Aujourd'hui, celui qui commande, c'est moi. Reprenons. Le train arrive et nous faisons quoi ? Le train s'arrête et nous...

LOUKO — Il ne s'arrêtera pas.

METO — Silence ! On ne peut pas travailler comme cela ! Je veux du silence ! Silence et concentration ! Le train s'arrête et nous montons, nous échangeons les valises vides avec des valises pleines, et nous redescendons.

LUBKA — Ils vont nous taper dessus.

METO — Pourquoi interromps-tu la répétition ? Non, vraiment, on ne peut pas travailler comme cela. Depuis le début.

Recommençons depuis le début !

Les sans-abri reviennent maladroitement dans le hall de la gare.

METO — Je vais laisser tomber. On ne peut pas travailler avec ces gens-là. Le train arrive !

Les sans-abri refont leur sortie, en se prenant les pieds dans leurs grosses valises.

Les valises en avant ! Bien. Tenez-vous droits ! Souriez ! Bien. Le train s'arrête. Les portières s'ouvrent. Lubka, jeune épouse enceinte d'une province perdue monte dans le train et s'installe dans le premier compartiment, à côté des toilettes...

Lubka joue la scène. Doko, très alcoolisé, tombe par terre.

Doko, debout ! Tiens-toi droit, comme un vrai voyageur.

Doko se lève, seulement pour retomber.

Debout, j'ai dit ! Et arrête de pleurer pour ton ourse ! On continue : Lubka pose sa valise sur le porte-bagages, à côté des autres valises... Puis-je voir le porte-bagages ?

Les sans-abri soulèvent chacun sa valise au-dessus de sa tête, en imitant un porte-bagages.

Une fois qu'elle y a posé sa valise, Lubka commence à sangloter en silence, réveillant la compassion des autres passagers. À ce moment-là, sous la fenêtre apparaît Louko,

mari de Lubka, en criant : « Lubka, Lubka, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

LOUKO — Lubka, Lubka, pourquoi m'as-tu abandonné ?

METO — Bien, on répétera ce passage plus tard... Après, Lubka se met à pleurer encore plus, provoquant encore plus de compassion. À ce moment-là, sur le quai, Doko entame la chanson : « Doko est venu en ce monde... »

DOKO, chantant — Doko est venu en ce monde avec une grande blessure à l'âme...

METO — On répétera la chanson plus tard... Ensuite, tous les regards se tournent vers Doko, sous l'effet de la chanson. Pendant ce temps, et juste avant que le train reparte, Lubka se lève et prend la valise... Non pas sa valise, notez bien, mais la valise de quelqu'un d'autre. Puis, elle redescend. Et c'est tout. Simple et limpide. Des questions ?

LUBKA — Le train arrive !

On entend le bruit d'un train qui approche.

METO — Les valises en avant ! Garde-à-vous ! Tenez-vous droits ! Souriez ! Bien !

Le train passe avec fracas dans la gare sans s'arrêter. Sur eux se déversent des sandwiches entamés, des bouteilles en plastique, des cannettes de bière vides... Ils protègent instinctivement leurs têtes. Une bouteille à moitié vide frappe Lubka sur la tête, qui tombe par terre en essayant de l'attraper. Le train s'éloigne aussi hâtivement qu'il est venu. Entre deux jurons, les trois hommes essaient d'arracher la bouteille des mains de Lubka.

LOUKO — Encore une fois, il ne s'est pas arrêté...

LUBKA — Non ! La bouteille est à moi !

METO — Ce qui tombe du train appartient à tout le monde.

LUBKA — C'est moi que la bouteille a frappée !

METO — Bois-là toute seule, alors !

LUBKA — Je ne suis pas alcoolique, pour boire seule !

Elle verse une goutte à Doko.

LUBKA — Tiens, ne pleure pas, bois plutôt un coup. Les morts sont morts, buvons pour les vivants... Après tout, c'était une ourse, pas un être humain...

DOKO — Je suis triste. On a vécu dix ans ensemble dans la réserve, puis un jour, elle est morte.

METO — Elle est morte parce que tu vendais sa nourriture pour t'acheter à boire.

DOKO — C'est vrai, mais elle m'aimait quand même. Au bout d'un moment, elle vendait sa nourriture elle-même et m'apportait de quoi boire...

LUBKA — Elle s'est simplement suicidée par amour.

DOKO — Au début, je vendais seulement la nourriture du putois, et il est...

LUBKA — Mort ?

DOKO — Non. Parti. Les cerfs ont suivi, puis les cochons sauvages... Tout le monde s'est échappé. À la fin, il ne restait

plus que Katia et moi dans la réserve. Et elle est morte d'amour.

METO — Elle est morte de faim.

LUBKA — Non, elle a eu le choix et elle a préféré ne pas partir. Elle est morte d'amour.

DOKO — Elle est morte. Et quand elle est morte, on m'a licencié de la réserve.

METO — Un peu tard.

DOKO — J'ai mal pour Katia. Vous savez comme je souffre ?

LOUKO — Je sais. Moi aussi j'ai souffert quand on m'a frappé avec le gallon de Smirnoff qui est tombé du train l'autre jour.

METO — Ils vont nous tuer à force. Nous exterminer ! Il faudrait qu'on aille dans une vraie gare. Qu'on monte dans le train et...

LUBKA — Qui va nous laisser entrer dans une vraie gare ?

METO — Moi, je suis musicien et on me laissera entrer partout. Je connais les notes, moi.

LUBKA — Pardon ?

METO — Je connais les notes. Les voilà.

Il montre les partitions découpées.

LUBKA — Pourquoi les avoir découpées ?

DOKO — Pour les toilettes...

METO — Pas du tout. Je les ai découpées parce que je les connais par coeur.

LOUKO — Et moi je connais par coeur les horaires des trains. Six cent vingt-sept gares en tout...

METO — Tu sais combien il y a de notes ?

LOUKO — Combien ?

METO — Rien que sur ses partitions, il y en a mille... On m'appelait le Maestro... Maestro von Metonyan.

LOUKO — Tu étais arménien ?

METO — Oui. Je l'étais et je le serai de nouveau ! J'ai dirigé du Beethoven, du Bach, du Feuerbach...

LOUKO — Pardon, Feuerbach est philosophe.

METO — Peu importe. J'ai aussi étudié la philosophie.

LOUKO — Non, tu n'as pas étudié la philosophie.

METO — J'ai même des diplômes.

LOUKO — Où est-ce que tu as étudié la philosophie ?

METO — Au Conservatoire. Je suis diplômé du Conservatoire.

LUBKA — Je croyais que tu étais diplômé en psychiatrie ?

METO — C'est vrai. J'ai suivi deux cursus en même temps. J'ai même été en prison, la plus grande université du monde. Et tout cela pour quoi ? Pour finir chef de cette gare abandonnée !

LOUKO — Même pas. C'est moi le chef de la gare.

METO — C'est vous-mêmes qui m'avez invité à devenir chef de gare ici.

LOUKO — Pardon ? Qui t'a invité comme chef de gare ?

METO — Vous m'avez dit que les affaires allaient mal, que je vienne vous aider.

LOUKO — On ne t'a pas invité, tu es venu tout seul proposer tes services.

METO — Que vous avez acceptés. Et vous m'avez engagé contre une bouteille par jour.

Bruit de train entrant en gare.

LUBKA — Silence ! Un train arrive !

LOUKO — C'est un train supplémentaire ?

Le train arrive avec vacarme et un amas de déchets se déverse à nouveau sur eux. Une bouteille jetée frappe Doko sur la tête. Il s'évanouit. Le train passe.

LUBKA, *criant* — Assassins !

LOUKO — Ce n'est pas une vie, ça ! Je m'en vais ! Je vais prendre la ligne de Copenhague et je ne vais pas descendre avant Reykjavik.

LUBKA — Assassins !

METO — Les assassins sont des êtres humains comme les autres.

LUBKA — Mes nerfs ne tiennent plus. Qu'ils jettent au moins des bouteilles pleines...

Elle commence à pleurer.

On ne peut même pas se saouler comme des gens normaux ! Et puis, aucun conducteur de trains ne s'arrête jamais ici...

METO — Tous les conducteurs de trains sont des ordures. Je vais finir par en tuer un, moi...

Il regarde vers Louko.

Et ça ne va pas tarder, c'est moi qui vous le dis !

LUBKA — Personne ne s'arrête jamais ici.

METO — Comment veux-tu qu'ils s'arrêtent ! Regardez-vous : des déchets humains !... Et la gare ? Une poubelle ! Et il parle de payer un loyer...

LOUKO — C'est vrai, la gare doit être nettoyée.

METO — La gare doit être comme neuve ! Le conducteur du train doit croire qu'elle est vraie, et s'arrêter. Il doit se dire : « Ça alors ! »

LUBKA — D'accord. On termine la bouteille et on s'y met.

Meto boit et passe la bouteille aux autres.

METO — Oui, cette bouteille et on s'y met. La gare doit briller, comme si... comme si...

DOKO, *buvant* — Cette gare doit devenir comme si...

LOUKO, *buvant* — Cette gare doit devenir comme si...

LUBKA, *buvant* — Cette gare doit devenir comme si...

METO, *buvant* — Et le conducteur de train doit se dire que...

TOUS — Ça alors !

METO — Oui. Et s'arrêter. Louko, c'est lequel notre train, déjà ?

LOUKO — Train N° 29-81 pour Prague. Correspondance à Varsovie pour Berlin et Hambourg. De Hambourg : Copenhague et Reykjavik. Le dernier wagon pour Oslo et Stockholm.

Répétons : Budapest, Varsovie, Berlin, Hambourg, Copenhague, Reykjavik, Oslo, Stockholm, Saint-Pétersbourg, Vladivostok, Vancouver, San Francisco, Los Angeles, New Orleans, Chicago, New York...

Ils s'endorment. Un train siffle au loin.

SCÈNE DEUXIÈME

Louko distribue des casquettes de cheminots à tout le monde.

LOUKO—Peut-être qu'ils croiront qu'on est des cheminots et qu'ils s'arrêteront.

METO — Il n'y a pas de chaussures ?

LOUKO — Non. Je n'ai trouvé que ces casquettes dans la remise.

METO — Moi, je n'ai pas de chaussures à me mettre aux pieds, et lui, il me donne un couvre-chef !

Bruit de train qui s'approche.

LUBKA —Attention, un train !

METO — Vite, les valises en avant ! Mettez-vous en ligne ! Tenezvous droits ! Souriez ! Toi aussi, Doko !

Bruit de train qui s'arrête.

LOUKO — Le train s'arrête !

METO — Les valises en avant, vite ! Souriez ! C'est bien !

LUBKA — Il s'est arrêté !?

METO — Ça alors !

LOUKO — C'est le transeuropéen ?

Bruit de portières qui s'ouvrent.

(Criant.) Faites attention, ils jettent quelque chose !

Un caisson énorme tombe sur le quai de gare. Aussitôt, la portière se referme et le train repart. Les sans-abri s'approchent du caisson, l'ouvrent avec peur et voient en sortir un clochard portant un chapeau haut de forme et un smoking noir.

HARI, montrant la gare du doigt — Stockholm ?

LOUKO — Pardon ?

HARI — Je suis bien à Stockholm ?

METO —Allez vous faire foutre !

LUBKA — Il est pire que nous.

METO — On ne jette que les détritrus, ici. Cela dit, ses chaussures sont neuves. Qui es-tu, mon ami ?

HARI — Je suis... Je suis...

METO — Qui ?

HARI — Je vais à... à...

METO — Tu vas où on va tous. C'est évident...

HARI — Vous avez à boire ?

LUBKA — Il n'y en a plus. Fini.

METO — Si, il y en a. À boire. Viens voir. Viens avec moi.

Meto prend le couteau qu'il avait utilisé pour découper du papier et emmène Hari dans le hall de la gare. On entend des bruits de bagarre et peu après Meto ressort, en portant les chaussures jaunes du clochard. Il a également pris le haut du smoking ; il en fouille les poches. Les autres regardent vers le hall de la gare avec horreur.

METO — Pas d'argent.

LUBKA — Tu as tué l'inconnu ?

METO — Tu préfères que je reste pieds nus ?

LOUKO — La police des transports ne va pas tarder.

METO — Aucun problème. Jetons-le du pont dans un train de marchandises.

Il continue à fouiller les poches.

LOUKO — Je vais tout dire à la police des transports.

METO — Ah, oui ? Alors, faisons une nouvelle répétition. Depuis le début. Le train arrive. Mettez-vous en ligne !

Ils obtempèrent mollement. Soudain, les portes du hall s'ouvrent pour laisser apparaître l'homme du train, le couteau enfoncé jusqu'au manche dans le ventre.

HARI — Quelque chose à boire ?

*Ils le regardent avec horreur. Meto s'évanouit.
(Vers Lubka.) J'ai envie d'une bière !*

LUBKA — Y a pas...

HARI — Si, il y en a. Regardez dans votre valise.

Lubka ouvre sa valise et en sort un pack de bière.

LUBKA — D'où sort cette bière, mon Dieu ! Et glacée, en plus !

HARI — Donne-la-moi ! *Il boit avidement, sans prêter la moindre attention au couteau dans son ventre.* Qui êtes-vous, en fait ?

LUBKA — Nous...

HARI — Oui, vous.

DOKO — Nous... Moi... Mon ourse est morte.

HARI, *le regardant dans les yeux* — Tu es Doko, n'est-ce pas ?

DOKO — Moi... je n'ai rien fait. C'est lui...

Il montre Meto du doigt.

HARI — Non, ce n'est pas lui. C'est toi, l'écu.

DOKO — Élu pour quoi ?

HARI — Élu pour voir tout, jusqu'à la fin.

DOKO — Je n'ai rien vu. Je dormais... L'ourse est morte... Elle s'appelait Katia.

HARI — L'ourse n'est pas morte. Elle est là-bas.

Il fait un geste vers le hall de la gare. Va la voir !

DOKO — Mais, elle est morte !

HARI — J'ai dit, va la voir !

Doko entre craintivement dans le hall de la gare. Tous attendent. La pression monte. Doko revient.

DOKO — L'ourse ! Elle vend des billets ! Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je lui dis...

Louko jette un oeil à l'intérieur du hall.

LOUKO — Il n'y a personne.

DOKO — Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je lui dis. Non, toi aussi tu vas quelque part. Tiens, prends ton billet, qu'elle m'a dit...

LUBKA — Doko, qu'est-ce que tu tiens dans la main ?

Doko regarde sa main.

Un billet !

Elle le lui prend.

Un billet !

Elle le montre à Louko.

LOUKO — Un billet pour le 20 août ! Oblitéré aujourd'hui !

Incroyable !

HARI — Santé !

Il boit une copieuse gorgée, mais un spasme monte à sa gorge.

Pardon. Je vous prie de m'excuser.

Il sort un oeuf de sa bouche. Tous regardent, épouvantés. Hari écale l'oeuf, qui est donc dur, et se met à le déguster calmement.

LUBKA — Qui êtes-vous, monsieur ?

HARI — Je suis un artiste.

LOUKO — Pardon ?

HARI — Un artiste. Je fais des illusions.

LUBKA — Des quoi ?

HARI — Des illusions. L'illusion, c'est l'alpha et l'oméga de ce monde. Même César a dit que le peuple avait besoin de pain et de... de quoi, je vous le demande ?

LUBKA — Alcool ?

HARI — Non. Le peuple a besoin de pain et de jeux. Vous savez qui est César, n'est-ce pas ?

LUBKA — Oui, bien sûr, César, c'est...

HARI — Peu importe ! Voyons ce que dit Márquez sur la question...

LUBKA — Je sais qui est Marx !

HARI — Pas Marx, Márquez. Gabriel García. *Cent ans de solitude.*

Page 234, ligne 8 : « Et un jour, à Macondo est arrivé... », quoi, je demande, et Márquez répond : « Le cirque ! » C'est lui qui le dit !

LUBKA — Le cirque, oui. C'est beau, le cirque.

HARI — Et ne parlons pas de Shakespeare ! Qu'est-ce que le monde, je demande, et lui, il répond, le monde est...

LUBKA — Une gare ?

HARI — Non, le monde est un théâtre. Vous comprenez ?

LOUKO — Oui.

HARI — Vous ne comprenez rien du tout ! On va voir un film rare.

Il regarde l'espace autour de lui, mécontent.

Il fait un peu clair ici. Comme par enchantement, la lumière baisse lentement.

C'est mieux comme ça. Allons-y, maintenant.

Commence une projection, que nous ne verrons pas. Les sansabri regardent, hypnotisés, le rayon de lumière bleue.

Le célèbre maître de la disparition instantanée essaie de vaincre la mort. Il s'approche du cercueil métallique, les mains menottées. Il entre dans le cercueil, devant un public figé par le suspense. Un prêtre se lève dans la salle : « Vous jouez avec la mort !... » On ferme le cercueil et on le descend dans les profondeurs de l'océan. Une minute, deux minutes, trois minutes... La tension du public est à son comble, on entend une femme crier, une autre couvre les yeux de son enfant en bas âge, un homme éclate en sanglots. Un bourdonnement apocalyptique s'élève de la foule. C'est à ce moment précis que celui qui défia la mort sort de l'eau, indemne ! L'homme qui vainquit la mort ! C'est tout pour aujourd'hui.

Il sort.

LUBKA — Monsieur ?

HARI — Oui ?

LUBKA — Et votre nom ?

HARI — Hari.

LUBKA — Hari Houdini ?

HARI — On pourrait dire cela, oui.

Il sort pour de bon. Noir.

31

32

SCÈNE TROISIÈME

Petit matin. Tous attendent devant la porte de la gare. Ils chuchotent. Meto fume. Il a un air noir.

LUBKA — Il ne va pas tarder à se réveiller et on pourra voir le deuxième épisode. Je me demande ce qui arrive dans le deuxième épisode.

DOKO—Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je lui dis. Non, toi aussi, tu vas quelque part, qu'elle répond, tiens, voilà ton billet.

LUBKA — Tiens, bois un petit coup, sinon tu vas dessaouler.

Louko examine à nouveau le billet.

LOUKO — Je n'ai pas vu d'ourse, mais le billet porte bien la date d'aujourd'hui.

LUBKA, buvant — J'ai peur ! Je bois, je bois, mais je ne me saoule pas... Le couteau est dans son ventre, mais il boit tranquillement sa bière...

METO — Le couteau a dû passer entre les intestins. Il va finir par mourir. D'ici à demain.

LOUKO — Pour imprimer la date sur le billet, il faut bien une machine...

DOKO—Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je lui dis. Non, toi aussi tu vas quelque part, tiens, voilà ton billet.

Ils regardent tous la porte fermée du caisson de Hari.

LUBKA — Il ne vient pas.

METO — Il est mort, peut-être. La plaie s'est infectée, et il est mort.

DOKO—Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je lui dis. Non, toi aussi tu vas quelque part, tiens, voilà ton billet.

LOUKO — Le film n'était pas mauvais.

LUBKA — Le film était très bon. J'adore les films d'amour.

LOUKO — Ce n'était pas un film d'amour.

LUBKA — Si, c'était un film d'amour.

LOUKO — Non.

LUBKA— Si. De toute façon, dans tous les films il y a de l'amour !

LOUKO — Plus bas, on va le réveiller.

METO — Quel film ? Vous avez regardé un film ?

Doko ramasse un mégot par terre, le met entre ses lèvres et cherche longuement une boîte d'allumettes dans ses poches. Enfin, il trouve la boîte, l'ouvre et regarde dedans.

DOKO — L'ourse !

Ils sursautent tous.

METO — Où ?

DOKO — Dedans. Dans la boîte d'allumettes. *Il montre la boîte du doigt et se met à discuter avec quelqu'un à l'intérieur. Oui, c'est moi. Il met la boîte près de son oreille.*

Où vas-tu, elle demande...*Il répond en parlant fortement et en surarticulant.*

Nulle part. *Il remet la boîte près de son oreille.* Non, elle dit, toi aussi tu vas quelque part...

Tiens, voici ton billet...*Doko sort un billet de la boîte d'allumettes. Louko s'en empare immédiatement.*

LOUKO — Le billet est pour le 20. Pour aujourd'hui !

DOKO, à la boîte d'allumettes — Katia ?

METO, regardant dans la boîte — Crétin ! Tu as vraiment perdu la tête ! Où vois-tu une ourse, hein ? Allez, Katia, dans la poubelle !

Meto arrache la boîte d'allumettes des mains de Doko et la jette dans la poubelle. On y entend un grommèlement terrifiant et la poubelle se met à trembler. Un nuage de fumée s'échappe de l'ouverture. En se dissipant, la fumée laisse apparaître Hari avec le couteau toujours enfoncé dans le ventre. Il tend une main, dans laquelle il tient la boîte d'allumettes.

HARI — Qui a jeté la boîte à la poubelle ?

Meto s'évanouit à nouveau.

DOKO, montrant Meto à terre — Lui.

HARI — Vous croyez que l'ourse disparaîtra ? Elle ne peut pas disparaître, elle est en vous. Elle s'en ira avec vous. La matière peut disparaître, mais uniquement avec le témoin. Dans ce cas, vous. C'est clair ?

LUBKA — Limpide.

HARI — Rien du tout. Ce n'est pas de la philosophie pour les alcooliques comme vous, qui veulent à la fois disparaître et être ici.

DOKO — Non, on ne veut pas disparaître. Nous, on veut...

LUBKA — Nous, on veut monter dans le train et s'en aller d'ici.

HARI — Pour aller où ?

LUBKA — Là où va le train. Où vont les autres gens. À un endroit où...

HARI — Cet endroit n'existe pas. Le monde s'appelle *Titanic*, et nous sommes tous ses passagers. Le seul salut, c'est l'illusion.

LUBKA — Si vous le dites.

HARI — Oui, l'illusion. Mais pas celle-ci !

Il arrache la bouteille des mains de Lubka et la jette.

Pas celle-là non plus ! *Il sort un oeuf de sa bouche.* Ni celle-ci !

Il retire le couteau de son ventre et le jette par terre. La disparition véritable ne peut être que le fruit d'une magie supérieure. Une illusion qui naît ici !

D'un geste de la main, il montre sa tête. La matière devient esprit. Libre de la matière, chacun pourra réaliser ses rêves. Là-bas, dans le monde merveilleux de l'esprit !

LUBKA — Vous avez raison, mais calmez-vous.

DOKO — Nous...

HARI — Vous, vous êtes des élus ! Je vous ai cherché depuis l'éternité et voilà que je finis par vous trouver, n'est-ce pas merveilleux ? Et je vous aiderai à faire l'exode vers la Terre promise de votre âme.

LUBKA — Ne parlez pas comme cela, vous me faites peur. On boit tous, mais vous, vous exagérez.

Meto revient à lui.

METO — Je...

HARI — Toi aussi.

METO — Moi, je connais les notes. Voilà. *Meto lui donne les partitions découpées.*

HARI, *examinant les feuilles* — Ludwig van Beethoven, la *Neuvième Symphonie ? L'homme se met à chanter doucement.*

Sol-sol, fa-fa, ré-ré, mi-mi, do-do, ré-ré, mi bémol.

Sol-sol, fa-fa, ré-ré, mi-mi, do-do, ré-ré, fa dièse.

Ré sol ré, ré-sol ré fa ré, ré-sol ré fa ré la dièse.

Sol la sol, fa fa do mi, mL-mi fa-ré, do...

Un enthousiasme juvénile l'envahit soudainement.

Alle zusammen !

Il lève soudain son bras vers le ciel et dans sa main apparaît une baguette de chef d'orchestre. La musique remplit l'espace et tous se mettent à chanter le texte original de l'ode.

TOUS

Freude, schöner Götterfunken

Tochter aus Elysium,

Wir betreten feuertrunken

Himmlische, Dein Heiligtum!

Deine Zauber binden wieder,

Was die Mode streng geteilt;

Alle Menschen werden Brüder,

Wo Dein sanfter Flügel weilt¹.

HARI — Nous sommes tous une petite partie de Beethoven, et Beethoven est une petite partie de nous.

Il fait un geste vers le ciel.

Nous portons tous en nous l'âme du monde et, en disparaissant, on se fond en elle. Y a-t-il à boire ?

LUBKA — Il n'y en a plus. Fini.

HARI — Alors, le spectacle aussi. Au revoir.

Noir.

38

SCÈNE QUATRIÈME

Petit matin. Hari sort sur le quai, portant ses chaussures dans une main et un verre vide dans l'autre. Sa gueule de bois le fait grelotter.

HARI — S'il vous plaît ! S'il vous plaît !

LOUKO — Quoi ?

HARI — Une petite bière, s'il vous plaît !

LUBKA — Il n'y en a plus.

HARI — Je vais mourir !

LUBKA — Il faut dire que vous y êtes allé un peu fort, hier soir. Et puis, tout ce que vous avez dit...

HARI — Quelque chose à boire...*Il regarde fixement la bouteille que tient Meto.*
Pitié !

METO — Non. C'est pour moi.

HARI — Prenez les chaussures. Vous êtes jeunes, vous avez encore de l'avenir...

*Il laisse les chaussures devant Meto et tend son verre vers lui.
Meto lui verse un peu de boisson. Hari regarde dans le verre et
en demande plus.*

METO — Il n'y en a plus. Fini.

HARI — Allez en acheter !

METO — Avec quoi ?

*Hari met la main dans la poche de Meto et sort un billet de
banque.*

Il est vrai ? Vous pouvez le refaire ?

HARI — Je le peux, mais uniquement si vous remplissez mon verre.

*Meto lui reverse de l'alcool et Hari sort un nouveau billet de
banque de sa poche.*

LOUKO — Encore une fois ? C'est possible ?

HARI — Tout est possible, s'il y a de quoi boire.

LOUKO — Tenez.

*Il verse à boire à Hari, qui sort un billet de sa propre poche et
le lui donne.*

LUBKA — Encore ! Encore !

HARI — Non.

METO — Pourquoi pas ?

HARI — Il n'y a plus rien à boire.

LUBKA — Et s'il y en avait, qu'est-ce que vous pourriez faire d'autre ?

HARI — Tout, je peux tout faire.

METO — Pourriez-vous, par exemple, arrêter le train ?

HARI — Je le peux.

LUBKA — Et nous y faire monter ?

HARI — Oui.

METO — Non, ce n'est pas possible.

HARI — C'est possible, mais seulement s'il y a à boire.

LUBKA — Il n'y en a plus. Fini.

HARI — Alors, bonne nuit. Quand vous aurez trouvé de quoi boire,
nous pourrons continuer.

Il s'en va dans le hall de la gare. Les autres restent pensifs.

METO — Il ment. C'est juste un ivrogne qui a perdu la tête. Il parle
de manière décousue...

LOUKO — Les billets de train sont bien réels.

LUBKA — Le film aussi. Quelle passion, quel amour !

METO — Je n'ai pas vu de film, moi.

DOKO — Et l'ourse ? Où vas-tu, qu'elle me demande. Nulle part, je
lui dis. Non, elle répond, toi aussi tu vas quelque part, tiens,
prends ton billet. Et ainsi de suite...

LUBKA — Le couteau dans le ventre, mais toujours bien vivant...

METO — Il finira par mourir, je vous l'ai dit. La péritonite
l'achèvera.

DOKO — Comme il boit régulièrement, ça doit le désinfecter...

METO — Il finira par mourir.

DOKO — Je ne crois pas qu'il va mourir.

METO — Et même s'il ne meurt pas, il ne pourra pas arrêter le train.

DOKO — Je crois que si.

METO — Non.

LUBKA — Il l'arrêtera s'il a à boire.

LOUKO — Essayons alors. J'ai une petite bouteille dans une

cache.

Louko sort une bouteille de sa valise.

METO — Mettez les valises en avant ! Tenez-vous droits ! Souriez !

Prêts ?

LUBKA — Je le réveille ?

METO — Réveille-le.

SCÈNE CINQUIÈME

Armés de la bouteille, ils essaient de réveiller Hari. La tâche semble difficile. Ils le secouent, lui donnent des claques et lui jettent de l'eau sur le visage.

LUBKA — Hari, levez-vous ! On a trouvé à boire ! Allez, debout !

METO — Il est mort, je vous l'avais dit.

DOKO — Il n'est pas mort. Un homme bourré ne meurt pas...

Réveillez-vous !

HARI — Que se passe-t-il ?

LUBKA — Nous avons de quoi boire. Vous pourriez arrêter le train, maintenant ?

HARI — Je le peux.

LUBKA — Allez ! Tenez, buvez un coup !

HARI — Où ? Où ?

Louko lui passe la bouteille.

LOUKO — Tenez.

HARI — C'est peu, ça ne suffira pas.

LOUKO — J'ai une autre bouteille.

HARI — C'est peu quand même. Ça ne tiendra même pas deux jours.

METO — Deux jours ? Combien de temps vous faut-il pour arrêter un train ?

HARI — Un bon bout de temps. Un mois. Peut-être plus.

METO — Comment ça, un mois ? Un train s'arrête en une minute.

HARI — Le train, oui, mais vous, vous avez besoin de préparation.

METO — Nous sommes prêts ! Voilà les valises. (*Vers les autres.*)

Mettez-vous en ligne ! Souriez ! Les valises en avant !

HARI — Non, pas comme ça. Il vous faut une préparation intérieure. Ce n'est pas chose facile.

DOKO — Une préparation intérieure pour quoi ?

HARI — Pour la vie là-bas... Là-bas, vous trouverez un monde nouveau et très différent de tout ce que vous avez connu jusqu'ici. Il faut vous préparer à l'assimiler.

LUBKA — Je ne comprends rien. Se préparer comment ?

HARI — Je vais vous préparer. Vous entraîner. Tout ce que je vous demande, c'est de la patience. Et à boire. Par exemple, aujourd'hui, on fera la leçon numéro un : le spectacle.

METO — Pardon, mais nous ne voulons pas devenir magiciens.

HARI — Je vous comprends, mais le monde où vous allez l'exige. Comme a dit Shakespeare, « le monde entier est une scène de théâtre ».

LOUKO — Et qu'est-ce qu'on doit faire, maintenant ?

HARI — Rien. Écoutez et prenez des notes. Tenez, voilà des papiers et des crayons. *Ils s'asseyent tous par terre et se mettent à prendre des notes.*

Leçon numéro un, chapitre numéro un : les types de spectacle.

En fonction du nombre de personnes, il existe trois types de spectacles.

Un spectacle composé d'un seul participant s'appelle un « one man show ».

Ils répètent après lui tout en prenant des notes.

Un spectacle composé de deux personnes s'appelle un « two men show ».

Ils répètent après lui, et prennent des notes.

Un spectacle composé de trois personnes s'appelle...

METO — ... un « three men show » ?

HARI — Non. Un spectacle composé de trois personnes et plus s'appelle un « many men show ». Ensuite, les types de spectacles en fonction de la durée. Un spectacle d'une minute s'appelle un « one minute show », un spectacle de deux minutes s'appelle un « two minutes show » et un spectacle de trois minutes s'appelle...

METO — ... un « three minutes show » ?

HARI — Non. Un spectacle de trois minutes et plus s'appelle un « long-time show ». Enfin, les types de spectacles selon si le public paye son entrée ou non. Quand le public paye son entrée, c'est un « spectacle payant », et quand le public ne paye pas, c'est un « spectacle...

LOUKO — ... gratuit » ?

HARI — Non. Un « spectacle caritatif ». Bon, ça suffit pour aujourd'hui.

TOUS, *prenant des notes* — Ça suffit pour aujourd'hui.

HARI — Demain, s'il y a à boire, on pourra continuer.

Il finit la bouteille et sort.

SCÈNE SIXIÈME

METO — Il raconte n'importe quoi ! Une minute s'appelle une minute, deux minutes s'appellent deux minutes, et trois minutes...

LUBKA — ... trois minutes et plus.

METO — C'est ça, oui.

DOKO — J'ai encore vu l'ourse hier soir. Où vas-tu, qu'elle me demande...

METO — Et alors ? Tu y es allé ?

DOKO — Non, mais elle m'a encore donné un billet.

Il montre un nouveau billet de train.

LOUKO — Du 20 août encore ! D'aujourd'hui ! Cela en fait trois. Pourquoi spécialement pour le 20 août ?

DOKO — Aucune idée, c'est Katia qui les émet.

METO — Ce n'est pas Katia.

LUBKA — Comment ça, ce n'est pas Katia ?

METO — Comme ça. C'est lui ! Quand l'ourse apparaîtrait, lui n'est jamais là, et inversement.

DOKO — Je ne te crois pas.

METO — On peut vérifier. C'est quand le prochain train ?

LOUKO — À deux heures vingt. C'est l'intercontinental pour Moscou, Saint-Petersbourg, Vladivostok, Vancouver.

METO — Si c'est l'ourse qui vend les billets, elle devrait être à son poste avant le départ. N'est-ce pas ?

LOUKO — En principe, oui. Si elle est de service.

METO — Alors, on va l'attendre, mais ensemble avec Hari. Appelle-le.

LUBKA — Il dort. Il est trop saoul.

METO — Sortons-le sur le quai.

Ils font sortir Hari du hall de la gare.

Doko, donne-moi la chaîne de l'ourse !

Il met la chaîne autour du cou de Hari et ressort.

Voyons maintenant si l'ourse viendra ! Combien de temps jusqu'à l'arrivée du train ?

LOUKO — Une demi-heure.

METO — On attend. Je ne suis pas pressé.

Ils s'asseyent par terre pour attendre.

DOKO — Ce n'est pas juste, ce qu'on fait là.

LUBKA—Je suis d'accord. Il nous a montré un film, il nous a appris des choses nouvelles, et nous, on l'a attaché comme un ours.

METO — Il vous apprend des idioties, pour que vous lui apportiez à boire. Un vrai escroc ! Demain, je vais le remettre à la police des transports.

LUBKA — Et si la police se rendait compte que tu l'as poignardé ?

METO — Ce n'était pas un vrai poignard. Regarde.

Il sort le couteau et appuie sur la lame ; elle rentre dans le manche.

LOUKO—Ça alors ! Et l'argent qu'il a sorti de ta poche, il est à moi. C'étaient mes billets de banque, je les ai reconnus. Ils étaient dans ma poche, et maintenant, ils n'y sont plus.

DOKO —Alors, l'ourse n'est pas pour de vrai non plus ?

METO — Et le fait qu'on va s'évader dans un monde nouveau, c'est vrai peu-être ? On ne va jamais s'évader. On est tellement dedans que je n'ai même plus envie de vivre.

LUBKA — Et moi, alors, mieux vaudrait ne pas en parler...

LOUKO — Moi, je suis déjà en dehors du système.

LUBKA — Quel système ?

LOUKO — Des chemins de fer. Le globe terrestre est sillonné par un système de rails. Un réseau. Si je donne un coup sur le rail, les vibrations se répercutent jusqu'à Moscou, Paris, New York et Shanghai. Le monde entier est relié dans ce réseau, sauf moi. J'ai perdu des milliers de liens...

DOKO — Perdre un seul lien, c'est déjà suffisamment difficile à supporter. Je tiens toujours la chaîne, mais à l'autre bout il n'y a plus personne.

LUBKA — Les gens simples comptent sur un lien unique, et quand ce lien se défait, c'est fini. Les gens intelligents se créent beaucoup de liens, comme ça, la douleur est proportionnelle...

METO — N'importe quoi. Moi, je suis intelligent, pourtant j'en suis arrivé là. J'avais une carrière brillante, mais à quoi ça a servi ? J'ai quand même eu la vie détruite, et à cause d'une femme quelconque, en plus.

LUBKA — Moi ?

METO — Pas toi. Mais tu es pareille. Les femmes sont fourbes.

LUBKA — Qu'est-ce que je t'ai fait ?

METO — Rien, pour le moment, mais ça viendra avec le temps. Les femmes sont comme la drogue, et nous sommes tous des drogués.

LUBKA — Dis-moi, où est cette femme maintenant ?

METO — Elle n'est plus de ce monde. Moi non plus, d'ailleurs.

LUBKA — Ce que tu as dit à propos des femmes... c'est vrai. Nous sommes toutes fausses, basses...

METO — Des putes, oui !

LUBKA — Pute, c'est rien. Si tu savais... toutes les choses que j'ai faites par amour. En revanche, l'amour n'a rien fait pour moi, rien. Nous, les femmes...

Elle fond en larmes.

DOKO — Les ourses sont pareilles, mais je ne peux pas vivre sans elles...

Il fond en larmes aussi.

LOUKO — Hier, il est passé cinq trains dans un sens, qui transportaient du sable, et cinq autres dans le sens inverse, qui eux aussi transportaient du sable. Quel est le sens, je demande, de transporter du sable à droite et à gauche ? Si on y réfléchit, il n'y a aucun sens, mais si on n'y réfléchit pas, il y en a peut-être un...

METO — Combien de temps il reste ?

LOUKO — Cinq minutes.

METO — Donc, l'ourse devrait déjà être à son poste. Doko, regarde et dis-moi si l'ourse est dans le hall ?

DOKO — J'ai peur.

METO — C'est bon, regardons tous ensemble.

Ils vont à la fenêtre de la gare et regardent à l'intérieur du hall.

Y a-t-il une ourse ?

TOUS — Non.

METO — Qu'est-ce que je vous ai dit ? Il n'y a pas d'ourse, et il n'y a pas de salut !

Soudain, on entend le train arriver. Ils tournent la tête. Le train passe avec fracas, rappelant vaguement le grognement d'un ours.

DOKO — L'ourse ! Elle conduit le train !

LUBKA — C'était elle ! Meto, tu l'as vue ?

METO — Je l'ai vue, mais je n'y crois pas.

LOUKO — En tout cas, c'était une ourse. J'en ai même vu deux. Peut-être était-ce le machiniste ?

LUBKA — C'est la boisson. Moi, j'ai même vu deux trains.

DOKO — C'était bien Katia ! Elle m'a jeté un nouveau billet !

Il ramasse un papier par terre. Pour le 20 août encore ! J'ai déjà quatre billets pour le 20 août !

LOUKO — J'ai vu de tout dans les chemins de fer, mais des ours qui conduisent un train, je n'avais pas encore eu l'honneur de voir ça. Le conducteur : un ours, et le machiniste : un ours aussi !

LUBKA — Si l'ourse peut conduire le train, il y a encore de l'espoir !

52

SCÈNE SEPTIÈME

Hari et les autres.

HARI — Leçon numéro deux, la philosophie. Inspirez et retenez votre souffle. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

LOUKO, *expirant avec bruit* — Dans quel but ?

HARI — C'est un exercice d'apnée. Retenir son souffle jusqu'au bout. L'orchestre du *Titanic* a joué dix minutes après que le paquebot a coulé. Et lorsque les barques de sauvetage du

Carpatia sont arrivées sur les lieux pour trouver des glaçons à la place des gens, la musique résonnait encore du fond de l'océan.

LUBKA— Vous y étiez ?

HARI — Peut-être bien...

LOUKO — Comme musicien ?

HARI—Non. Comme chef d'orchestre. Continuons avec la leçon de disparition-réalité. Il existe plusieurs formes de disparitions de la réalité : la forme la plus inférieure, c'est l'alcool. On disparaît en cessant de penser. Une autre forme de disparition, c'est la religion. On disparaît en pensant. Une troisième forme Ça suffit, orchestre « Titanic ». Réveillez-vous, on va couler le bateau plus tard.

Ils se réveillent.

Mesdames et messieurs, ce que vous venez de voir est une simple hypnose que tout magicien de rue peut accomplir. L'hypnose est aussi une forme de disparition de la réalité ; malheureusement, elle a une durée très brève. Le rêve n'est pas la vie, mesdames et messieurs, même si la vie n'est qu'un rêve.

Hari sort.

de disparition, c'est le business. On disparaît à travers l'action. Ce sont donc les trois formes inférieures de disparition, c'est-à-dire disparition à l'aide d'un élément extérieur à soi. Tout ce qui est extérieur à nous est par définition inférieur.

LUBKA — Où sont les choses supérieures, alors ?

HARI — En nous. Vous n'allez rien trouver de part et d'autre de la Terre. Les seules choses dignes de votre attention se trouvent à l'intérieur de vous-même. C'est la septième direction cardinale, vers laquelle nous allons maintenant. Aujourd'hui, nous allons seulement entrapercevoir ce qu'il y a là-bas. Prêts ? Un, fermez les yeux, deux, ne pensez à rien, trois, relaxez-vous, quatre, votre corps devient léger, cinq, vous être heureux et célèbres. Vous êtes des célèbres musiciens. Vous portez des smokings noirs et vous êtes sur scène. Prenez délicatement vos instruments, qui sont bien sûr des Stradivarius. Le public est distingué et important. *Hypnotisés, ils prennent des violons imaginaires, alors que Hari se met à la place du chef d'orchestre.* Mesdames et messieurs, le Quartet « Titanic »... *Une déferlante d'applaudissements l'interrompt.*

Prêts ? Concentrez toute votre énergie. Le début doit être comme un tonnerre. Trois, quatre !

La musique retentit. Ils jouent tous, inspirés et enthousiastes. Hari dirige l'orchestre avec énergie, en glissant des « tempo ! », « avanti ! », « vibrato intensivo ! », « forte ! », « subito forte ! », « tutti ! », « legero ! », et ainsi de suite. En plein milieu de la prestation, Hari quitte soudain sa place de chef d'orchestre et claque des mains. La musique s'arrête, mais les musiciens continuent de faire les gestes avec entrain.

Ça suffit, orchestre « Titanic ». Réveillez-vous, on va couler le bateau plus tard. *Ils se réveillent.* Mesdames et messieurs, ce que vous venez de voir est une simple hypnose que tout magicien de rue peut accomplir.

L'hypnose est aussi une forme de disparition de la réalité ; malheureusement, elle a une durée très brève. Le rêve n'est pas la vie, mesdames et messieurs, même si la vie n'est qu'un rêve.

Hari sort

SCÈNE HUITIÈME

HARI — Mesdames et messieurs, le grand moment est arrivé. Aujourd'hui, le 20 août, le train va s'arrêter à votre gare et vous allez pouvoir y monter. Le voilà qui arrive déjà ! Silence ! Écoutez ! Vous l'entendez glisser sur les rails ?

LUBKA — Oui, je l'entends, je l'entends !

HARI — Il arrive ! Vous entendez les roues vibrer ?

On entend le bruit d'un train entrant en gare et un sifflet de locomotive.

METO — Les valises en avant ! En ligne ! Souriez ! Ils doivent croire que nous sommes des passagers !

HARI — Du calme ! Ce train vient spécialement pour vous et s'arrêtera tout seul ici pour vous.

LUBKA — Il s'arrêtera ?

HARI — Il s'arrêtera.

LOUKO — Il ne s'arrêtera pas.

HARI — Il s'arrêtera.

LOUKO — Même s'il s'arrête, ils n'ouvriront pas les portières.

SCÈNE NEUVIÈME

Dans le train. Bruit d'une gare très fréquentée et de train qui repart. Le caisson est mis debout comme une cabine téléphonique. Doko, Lubka et Meto.

LUBKA — Un train ! Un vrai train ! Et nous sommes dedans ! Nous sommes des vrais voyageurs, vous comprenez ? Je ne peux pas y croire ! Comment c'est arrivé !

DOKO — Je n'ai même pas compris ce qui est arrivé, alors savoir comment...

Entre Hari.

HARI—Mesdames et messieurs, soyez les bienvenus. Votre train va partir.

LUBKA — Le train part ! Le train part !

DOKO — Il est parti ! Regardez, ça bouge, ça défile !

LUBKA — On voyage !

METO — Pardon, mais où il va, ce train ?

LUBKA — Je ne sais pas. On voulait juste monter et... C'est vrai, où il va, ce train ?

HARI — Où voulez-vous qu'il aille ?

LUBKA—Nous... Nous, on veut être dans le train et être comme ces gens, qui voyagent dans les trains.

HARI—Vous m'avez demandé de faire en sorte qu'un train s'arrête, n'est-ce pas ? C'est ce que j'ai fait et vous êtes montés dedans.

Entre Louko.

LOUKO — Il n'y a pas un seul passager, j'ai fait le tour des wagons. Aucun passager !

METO — Comment ça, aucun passager ?

LOUKO — Personne.

METO — Ce n'est pas possible. Hari ? Il n'y a pas de passagers ?

HARI — Vous n'êtes pas des passagers ?

LOUKO — Mais il n'y a personne d'autre que nous...

HARI—Parce que c'est votre train à vous. Les autres passagers sont

dans leur train. À chaque train ses passagers, et à chaque passager son train.

METO—Ça n'existe pas, un train sans autres passagers ! Louko, va demander au conducteur pourquoi ce train est vide.

LOUKO — Il n'y a pas de conducteur non plus.

LUBKA — Pardon ?

LOUKO — Pas de conducteur.

METO — Comment ça, pas de conducteur?

HARI — Vous m'avez demandé un train. Personne n'a parlé de conducteur.

DOKO — Je sais qui conduit ce train.

LUBKA — Qui ?

DOKO — Mon ourse.

LOUKO — Non. Il n'y a même pas d'ourse. Il n'y a vraiment personne.

LUBKA — J'ai peur. Mon Dieu, pourquoi sommes-nous partis ? Je veux revenir.

DOKO — Moi aussi, je laisse tomber. Je n'ai jamais voulu partir, d'ailleurs. Je suis monté dans le train pour ne pas rester seul sur le quai.

LUBKA—J'étais en train d'expier mes péchés, là-bas. J'ai beaucoup péché...

DOKO — Et moi, alors ? Qui a tué Katia ?

LUBKA — Je veux revenir là où sont mes péchés. Quelle délicieuse souffrance ! Je n'ai besoin de rien d'autre !

DOKO — Moi aussi, je souffrais avec joie. Tu souffres et tu bois, tu souffres et tu bois. Que faut-il d'autre dans la vie ?

LUBKA — Qu'est-ce qu'on va faire ?

METO — Est-ce qu'il y a des freins d'urgence ?

LOUKO — À cette vitesse, ce serait la catastrophe.

METO, à Louko — Y a-t-il eu des précédents ? Des voyageurs qui quittent un train en mouvement ?

LOUKO — Oui, une fois, il y a eu une alerte à la bombe et tout le monde est descendu.

LUBKA — Est-ce qu'il y a une bombe maintenant ?

LOUKO — Je ne sais pas. Je ne peux rien dire.

LUBKA— Il y a une bombe !

HARI—Il n'y a pas de bombe. Vous vouliez un train simple, pas un train piégé.

METO — Alors, où sont les passagers et le conducteur? Il y a une bombe !

DOKO — Décidez à ma place, moi, je suis un peu simplet.

METO — Vous savez ce qui est en train de se tramer ? Ils sont en train de conduire le train à un endroit sécurisé où ils peuvent faire péter la bombe !

LOUKO — Ça fait longtemps. Il aurait dû s'arrêter depuis belle lurette.

METO—Il existe des bombes qui explosent justement quand le train s'arrête...

LUBKA — C'est pour ça qu'il ne s'arrête pas ? Il ne s'arrêtera jamais !

DOKO — Que ça pète et qu'on en finisse !

LOUKO — Je ne veux pas mourir dans un train ! Toute ma vie, j'ai regardé les trains passer, sans trouver de sens. Je ne veux pas !

LUBKA—Moi, je mérite de mourir. Mais je ne veux pas attendre. Il

vaut mieux que je saute tout de suite !

METO — On va tous mourir, c'est clair. Mais Hari sera le premier. On va le jeter par la fenêtre, et après on pourra mourir tranquillement.

HARI — Personne ne va mourir.

LOUKO — Alors, comment on va s'en sortir ?

HARI — Je peux vous sortir d'où je veux.

METO — Comment ?

HARI — Je vais vous l'expliquer, mais un par un.

Il ouvre la porte du caisson.

Lubka la première.

Lubka regarde craintivement, et entre dans le caisson.

SCÈNE DIXIÈME

METO — Il s'est enfermé dedans avec Lubka !

Il essaie de regarder par les interstices.

On ne voit rien ! Lubka, dis quelque chose ! Qu'est-ce qu'ils font à l'intérieur ?

LOUKO — Je ne sais pas. Il lui explique comment il va la sauver.

METO — Il ne peut pas la sauver s'il ne peut pas arrêter le train !

LOUKO — Je ne sais pas. On va tout apprendre, un par un.

METO — Et pourquoi un par un, d'ailleurs ?

LOUKO — Je n'ai pas de réponse logique. Je ne peux que supposer.

DOKO — Moi, je n'entre pas dedans. Je ne veux pas être sauvé. J'ai tué Katia, je mérite de crever...

METO — Tu vas crever, mais d'abord tu payeras pour tes péchés... Dans le caisson !

DOKO — Je comprends tout, maintenant. Il n'est pas parmi nous par hasard. Nous avons tous commis des péchés et il est venu pour nous punir. Un par un. Retenez mes paroles !

LOUKO — Je n'ai commis aucun péché, moi. Et personne ne va me... Moi non plus, je n'entre pas dans ce truc.

DOKO — Il a été envoyé ici pour nous... vous comprenez... un par un. Retenez ce que je vous dis.

METO — Pourquoi on a laissé Lubka aller la première ? Pourquoi ?

LOUKO — Elle y est allée toute seule. La femme, personne ne peut l'arrêter.

Le caisson s'ouvre pour laisser sortir Lubka.

LUBKA — C'est le tour de Doko.

DOKO — Moi ?

LUBKA — Oui.

DOKO — Meto, j'y vais ou je n'y vais pas ?

METO — Pourquoi tu me demandes à moi ?

DOKO — Qu'est-ce que je vais y faire ?

METO — Demande à Lubka. Elle sait.

DOKO — Lubka ?

LUBKA — Ne demande pas, tu verras.

DOKO — Oh, Seigneur !

Il entre dans le caisson.

METO — Qu'est-ce qui s'est passé ?

LUBKA — Ne me demande pas.

METO — Dis-le-moi sans détour.

LUBKA — Le train n'existe pas.

METO — Pardon ?

LUBKA — Il n'y a pas de train, je te dis.

METO — Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

LUBKA — Tu verras quand ce sera ton tour. Ce train n'est pas un vrai train !

LOUKO — Qu'est-ce que c'est, alors ?

LUBKA — Il vous le dira, dedans.

Doko ressort du caisson.

DOKO — C'est le tour de Louko.

LOUKO — Non.

DOKO — Vas-y, Louko, n'aie pas peur.

LOUKO — Non.

DOKO — Mais si. Tu peux y aller.

Louko y va.

METO, à *Doko* — Qu'est-ce qui s'est passé ?

DOKO — Je n'ai rien compris, mais j'étais d'accord.

METO — Qu'est-ce qu'il a fait ?

DOKO — Rien. Quand je suis entré... Il a dit des choses intelligentes, mais je n'ai rien compris. Il y a, il n'y a pas, il y a, il n'y a pas...

Louko ressort.

LOUKO — Il a raison. Il a raison sur tout.

Hari ressort.

HARI, à *Meto* — Vous venez ?

METO — Non. Je veux tout savoir ici, devant tout le monde, comme un homme. Qu'est-ce qui se passe ?

HARI — Je ne peux rien dire.

METO — Pourquoi pas ?

HARI — Parce que... parce que je n'existe pas.

METO — Pardon ?

HARI — Et moi, et eux, et même le train, tout est le fruit de ton imagination. Tu es juste une âme qui rêve et tu crois voir un monde. Il n'y a pas de monde.

LOUKO — C'est exact ! Un système absurde comme le réseau de chemins de fer ne peut pas exister pour de vrai ! Qui irait créer ce genre d'incongruité !

DOKO — Et la bombe ?

LOUKO — Quelle bombe ? On te dit que le train n'existe pas, et toi tu cherches une bombe !

HARI — Rien n'existe. Même pas la mort. Tout cela est le rêve d'une âme éternelle qui rêve éternellement.

LUBKA — Je veux mourir, j'ai commis des péchés.

HARI — Il n'y a pas de péchés, car il n'existe personne envers qui tu pourrais les commettre. Rien ni personne n'existe, comme je vous l'ai dit.

METO — J'ai déjà entendu ce genre de balivernes. Bien avant que vous veniez ici nous les débiter. Il n'y a aucune preuve réelle que ce que vous dites soit vrai.

LOUKO — Il n'y a aucune preuve de l'inverse non plus.

HARI — Voici la preuve. Vous allez voir, ou plutôt vous allez vous imaginer quelque chose qui ne peut jamais arriver réellement. Regardez ce caisson. Regardez le cadenas. Est-ce qu'on peut en sortir, si on est enfermé dedans ?

DOKO — Personne ne peut en sortir.

LOUKO — Non.

METO — Non.

HARI — C'est exact. Mais vous, vous allez maintenant vous imaginer que c'est possible, ce qui prouve que la vie n'est que fantasme.

Il entre dans le caisson.

Meto, cadenassez-moi dedans, s'il vous plaît. Après, comptez jusqu'à dix, ouvrez, et je ne serai plus à l'intérieur. Plus exactement, vous allez vous imaginer que je ne suis plus à l'intérieur. La vie est un one man show à la fin duquel vous entendez jouer l'orchestre Titanic.

Meto ferme le caisson au cadenas et compte jusqu'à dix.

METO — Est-ce que quelqu'un a imaginé que Hari n'est plus dedans ?

TOUS — Non.

METO — Ça ne se peut pas, et puis c'est tout.

Il toque sur le caisson. Hari ? Voulez-vous que je compte jusqu'à vingt ?

Il ouvre le caisson. Sortez maintenant.

LUBKA — Personne !

SCÈNE ONZIÈME

LUBKA — Où est-il ?

METO — Pas loin. Hari ? Bravo ! Maintenant, montre-toi.

LUBKA — Il n'est plus ici !

METO — Bien sûr qu'il est ici.

Ils le cherchent.

LUBKA — Ne le cherchez pas. Il a disparu.

LOUKO — Il n'a jamais existé. Il a seulement existé dans mon imagination.

LUBKA — Et dans la mienne.

DOKO — Je n'ai jamais imaginé imaginer une chose pareille !

LUBKA — Hari a ressuscité. Il a pris nos péchés sur lui et a ressuscité.

LOUKO — Non, il n'a jamais existé. Juste le fruit de notre imagination. Mais il reste une question.

METO — Seulement une ?

LOUKO — Oui. Il a dit qu'il n'y a qu'une seule âme qui rêve. Donc, un seul d'entre nous est en train de rêver, et les autres sont juste des figurants dans son rêve et n'existent pas pour de vrai. La question c'est : qui d'entre nous existe, et qui fait juste partie du rêve.

METO — Essaie, et tu vas comprendre.

LOUKO — Essayer quoi ?

METO — De disparaître. Si tu arrives à disparaître, c'est que tu es seulement un rêve.

LOUKO — Je ne peux pas disparaître. Moi, j'existe. Et vous, vous êtes dans mon rêve.

METO — On ne sait pas qui est dans le rêve de qui...

LOUKO — Je veux bien essayer, mais je vous le dis, je ne disparaîtrai pas.

METO — Essaie voir.

DOKO — Il ne faut pas plaisanter avec ces choses. Arrêtez de faire joujou.

METO — Qu'il essaie, au moins. Il n'existe pas, de toute façon,

alors...

LOUKO — On verra bien qui c'est qui n'existe pas !

METO — Toi, qui d'autre ? J'en ai marre de rêver de toi !

LOUKO — On verra bien qui rêve de qui ! Enferme-moi et compte jusqu'à dix.

Il entre dans le caisson. Meto ferme, compte jusqu'à dix et ouvre.

LUBKA — Il a disparu !

DOKO — Je vous ai dit de ne pas jouer avec ça !

METO — La vérité apparaît petit à petit. On vient de voir que Louko n'existait pas. Il reste à savoir qui d'entre nous trois existe vraiment. Allons-y !

Il montre le caisson à Doko.

DOKO — Ah, non ! Moi, je n'existe pas, pas la peine de vérifier. Vérifie plutôt pour toi-même.

METO, hésitant — D'accord. Mais si je ne disparaissais pas, je te mettrais une de ces raclées !

Il va vers le caisson.

LUBKA — Meto, non ! Je ne te laisse pas y aller ! Je ne veux pas que tu disparaisses !

METO — Je suis un sujet, je ne peux pas disparaître.

LUBKA — Laisse-moi y aller à ta place. Il vaut mieux que, de nous deux, ce soit moi qui disparaisse. Je viens aussi.

METO — D'accord, mais tu seras la seule à disparaître.

Ils entrent ensemble dans le caisson. Doko, enferme-nous.

DOKO — Meto, arrête ça, mon frère ! Lubka, ne me laissez pas seul ici. Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là. Tout est rentré dans l'ordre, il n'y a pas de train, il n'y a pas de bombe. Pourquoi partir comme ça les uns après les autres ?

METO — Ferme le cadenas ! On se verra bientôt, juste tous les deux.

Doko ferme le cadenas et compte. Arrivé à sept, il ouvre le caisson.

DOKO — Meto, Lubka ? Meto ?

Il tourne autour du caisson et les cherche.

Pourquoi m'avez-vous laissé ? Que faire ici tout seul ? Je veux être avec vous.

Il range une bouteille dans le caisson.

Moi aussi, je veux disparaître. Combien de gens ont disparu ?

Moi, je ne suis pas pire qu'eux ! Adieu, Doko, mon frère.

Il entre dans le caisson.

On était bien ensemble, mais regarde comment les choses ont tourné ! Adieu.

Il ferme le caisson et se met à compter. Il arrive à dix, puis plus rien. Après un long moment de silence, le caisson s'ouvre et on voit la tête de Doko.

Pourquoi je ne disparaissais pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il faut réessayer.

Il s'enferme à nouveau et recompte, mais soudain, se rappelant quelque chose, il ouvre et regarde le cadenas.

Voilà pourquoi ! Il n'y a personne pour fermer le cadenas.

Comment m'enfermer tout seul ?

Il essaie divers stratagèmes mais abandonne, énervé.

Ils m'ont bien eu, les salauds ! C'est que je suis un peu simplet, moi ! Ils se sont tous sauvés, et ils se la coulent douce, là-bas,

où que ce soit, alors que moi, je reste ici, non disparu ! Je suis vraiment stupide ! Note pour les gens stupides : quand tout le monde se met à disparaître, disparaiss avec eux ! Il n'y a pas pire que de rester seul dans ce monde, seul et non disparu. (*Criant.*)

Meto ! Lubka ! Je veux disparaître ! Je le veux !

Il réfléchit un instant.

Peut-être que j'ai disparu ? Peut-être que c'est ça, disparaître, après tout. Peut-être qu'eux aussi sont désormais dans un endroit où il n'y a personne d'autre. Disparaître veut dire qu'il n'y a personne autour. Ou encore, le sujet resté sans perception, comme dirait Hegel. D'où je le connais, celui-là ? D'où, hein ? Plus j'y pense, plus je comprends que j'ai commencé à disparaître au moment où Katia est morte. Katia était la première à disparaître, après c'était Hari, puis Louko, Lubka et Meto. Enfin, c'est mon tour. C'est donc ça, le salut... disparaître. J'ai disparu.

Désespéré, il s'assied sur le caisson.

Personne n'est revenu ?

Il ouvre le caisson et vérifie.

Personne. Il ne me reste plus rien d'autre à faire qu'attendre ici que quelqu'un revienne. Si quelqu'un revient, ça voudra dire que je n'ai pas disparu.

Il attend en vérifiant à quelques secondes d'intervalle si le caisson est toujours vide.

J'attends...

FIN

Traduit du bulgare par Iana-Maria Dontcheva